

Et tandis qu'elle les observe, j'en profite pour la dévisager tranquillement.

Qu'est-ce que j'aime le plus chez elle ?

En numéro un, je mettrais ses sourcils. Elle a de très jolis sourcils. Très bien dessinés. Le Grand Architecte devait être inspiré ce jour-là. Il s'est probablement servi d'un pinceau en poils de martre et sa main n'a pas tremblé. En numéro deux, ses lobes d'oreilles. Parfaits. Ses oreilles ne sont pas percées. J'espère qu'elle n'aura jamais cette idée saugrenue. Je l'en empêcherai. En numéro trois, quelque chose de très délicat à décrire. En numéro trois, j'aime son nez ou, plus exactement, ses narines. Les doux petits dos ronds de ces deux coquillages. Ces coquillages rose pâle, presque blancs, pareils à ceux que nous cherchons chaque été depuis que nous nous sommes rencontrés et que les gamins de la plage appellent des porcelaines. En numéro quatre...

Mais déjà le charme est rompu : elle a senti que je la regardais et minaude en mordillant sa paille. Je me détourne. Je cherche mon téléphone en tâtant mes poches.

- Tu l'as mis dans mon sac.
- Merci.

– Qu'est-ce que tu ferais sans moi, hein ?

– Rien.

Je lui souris et j'attrape une poignée de frites froides.

– Je ne ferais rien, repris-je, mais je ne serais pas obligé d'aller au McDo un samedi après-midi.

Elle ne m'a pas entendu. Elle attaque son sundae. Du bout de sa cuillère, elle commence par manger les éclats de cacahuètes puis remonte consciencieusement le long de chaque sillon de caramel.

Elle repousse ensuite son plateau.

– Tu ne le finis pas ?

– Non. En fait, je n'aime pas les sundae. J'aime juste les bouts de cacahuètes et le caramel. La glace, ça m'écœure.

– Tu veux que je leur demande de t'en remettre ?

– De quoi ?

– Eh bien des cacahuètes et du caramel...

– Ils ne voudront jamais.

– Pourquoi ?

– Parce que je le sais. Ils ne veulent pas.

– Laisse-moi faire.

Je me lève en prenant son petit pot de crème glacée et me dirige vers les caisses. Je lui fais un

clin d'œil. Elle me regarde amusée. Je n'en mène pas large. Je suis un preux chevalier qui porte, jusque dans des contrées très hostiles, les couleurs de sa princesse.

En douce, je demande à la dame un nouveau sundae. C'est plus simple. Je suis un preux chevalier qui a vécu.

Elle recommence son travail de fourmi. J'aime sa gourmandise. J'aime ses manières.

Tant de grâce...

Comment est-ce possible ?

Je réfléchis à ce que nous allons faire ensuite. Où vais-je l'emmener ? Que vais-je faire d'elle ? Me donnera-t-elle sa main quand nous serons de nouveau dans la rue ? Reprendra-t-elle son charmant pépiement là où elle l'a laissé en entrant ? Où en était-elle d'ailleurs ? Je crois qu'elle me parlait du week-end de Pâques. Où irions-nous à Pâques ? Mon Dieu, ma chérie, mais je ne le sais pas moi-même. Te rendre heureuse un jour après l'autre, je peux essayer, mais me demander ce que nous ferons dans deux mois, comme tu y vas. Il faut donc que je trouve un autre sujet de conversation en plus d'une destination de promenade.

Preux, qui a vécu, et inspiré.

Les bouquinistes peut-être... Les bouquinistes ne sont qu'un prétexte pour flâner le long de la Seine. Elle va soupirer. « Encore? *Encore* les vieux livres? » Non, elle ne va pas soupirer. Elle aussi, aime me faire plaisir. Et puis sa main, elle me la donnera, je le sais bien. Elle me l'a toujours donnée.

Elle replie sa serviette avant d'essuyer sa bouche. En se levant, elle lisse sa jupe et tire sur les manches de son gilet. Elle prend son sac et me désigne du regard l'endroit où je dois déposer nos plateaux.

Je lui tiens la porte. Le froid nous surprend. Elle refait le nœud de son écharpe puis libère, d'un geste sûr, ses cheveux de dessous le col de son manteau. Elle se tourne vers moi et me remercie :
– C'était délicieux.

C'était délicieux.

Nous descendons la rue Dauphine, le vent souffle, je l'attrape par l'épaule et la serre contre moi.